

Première partie

LES MYTHES UNITAIRES A L'ÉPREUVE DES INTÉRÊTS NATIONAUX

*
**

LA CRISE DU MYTHE DE L'UNITÉ ARABE

Cette brève communication se veut seulement le regroupement de quelques réflexions dont le point de départ remonte aux travaux du Colloque de Hammamet organisé par le CERP de Tunis et le CRESM en avril 1985 sur le système institutionnel arabe. Les débats de cette rencontre avaient à plusieurs reprises souligné la crise affectant le système interarabe, une crise qui ne se révélait pas liée seulement à une conjoncture politique défavorable paralysant la Ligue Arabe (affaire du Sahara, écrasement du mouvement palestinien), mais qui renvoyait aussi à des questions plus fondamentales touchant l'idée même d'unité arabe et sa pertinence actuelle, une crise qu'on pourrait formuler de façon absurde : ça veut dire quoi finalement aujourd'hui l'unité arabe ?

L'idée d'unité arabe semble en effet depuis quelques années passer du statut d'évidence, indiscutée et indiscutable, à celle de vérité mise en doute, amputée progressivement de sa capacité de rassemblement et de mobilisation. Le discours d'évidences sur lequel s'était construit — ou semblait s'être construit — le système interarabe a cessé d'être aussi « naturel » qu'autrefois, et de s'imposer comme référence automatique aux divers acteurs concernés : Etats, nation(s) et peuple(s) arabe(s), individus.

Les crises sont toujours des moments favorables pour analyser les phénomènes qu'elles affectent. Celle qui semble toucher aujourd'hui l'idée d'unité arabe et fait éclater ses évidences, nous renvoie à la relativité et à l'historicité de cette idée, c'est-à-dire à la façon dont elle est née sous sa forme moderne, dont elle a subi l'épreuve des réalités, dont enfin elle est appelée à se transformer et éventuellement à disparaître. Plus globalement, elle invite à nous interroger sur les conditions de mise en forme et de déconstruction d'une conscience collective, au profit de nouvelles formulations de cette conscience collective.



La formation — ou la restauration — de l'idéologie panarabe est un phénomène historique bien connu qu'il ne s'agit pas ici de retracer en détail (1). On insistera plutôt sur les conditions qui ont permis la formulation et la mise en œuvre de cette idée d'unité arabe à l'époque moderne et qui relèvent d'une dynamique à la fois interne et externe.

L'affirmation d'une conscience identitaire collective, comme celle d'unité arabe se nourrit d'abord, bien sûr, d'une réalité *interne* qui fait spontanément sens pour les intéressés. C'est dans le cas arabe le sentiment très fort d'un patrimoine culturel commun, renforcé par la communication religieuse dans tous les sens du terme : message et pèlerinage. C'est aussi, de façon plus confuse, le souvenir d'une grandeur politique perdue, dont le symbole a été maintenu de façon plus ou moins épisodique par l'institution du califat.

Sont donc réunis là les ingrédients d'un mythe d'origine au sens propre du terme, c'est-à-dire un sentiment collectif puissant des origines communes d'un groupe humain qui va guider les comportements présents et à venir de ce groupe.

A cet égard, la situation dans l'aire arabe a été plus favorable qu'en Amérique latine ou en Europe à la constitution d'un mythe. En Amérique latine, si le patrimoine culturel commun est bien présent, le sentiment d'une histoire partagée est sans doute moins fort. En Europe, où ce sentiment historique est relativement neuf, le patrimoine culturel est riche mais disparate; et ce n'est qu'au prix d'une véritable sublimation des conflits passés qu'il apparaît aujourd'hui comme commun. Il reste d'ailleurs relativement second par rapport aux solidarités économiques internes et aux contraintes politiques extérieures.

Le cas européen montre qu'il ne suffit pas que les matériaux d'un mythe unitaire (les aspirations à une Europe unie, très fortes par exemple chez certains penseurs de l'entre deux guerres) soient réunis pour que ce mythe devienne effectif. La part des dynamiques *externes* joue aussi un rôle considérable dans la formulation du mythe. Le contexte international, le jeu des grands acteurs internationaux, le regard plus ou moins dominateur et définisseur des « autres » sur soi sont des facteurs très puissants de la constitution des consciences collectives. Cela vaut pour l'Europe comme pour le Monde Arabe, et cela vaut aussi pour les relations de ces deux ensembles. Maintes fois dans l'histoire, la dialectique des identités collectives — même si elle se résumait à l'esprit de croisade — a joué entre les deux rives de la Méditerranée pour affirmer un monde contre l'« autre ». Et à l'époque contemporaine, l'Europe, perçue, malgré ses divisions, comme une propagatrice de la modernité et du mythe du progrès,

(1) Parmi les écrits récents sur cette question, cf. le bilan lucide et précis de Fawzy MELLAH, *De l'Unité arabe. Essai d'interprétation critique*, Paris, L'Harmattan, 1985. La longue préface de Samir AMIN à cet ouvrage réactualise les réflexions précédemment formulées par cet auteur dans *La Nation arabe*, Paris. Ed. de Minuit, 1976. Cf. également l'article de Jean LECA, « Le monde arabe vingt ans après », in *Maghreb-Machreq* n° 100, avril-juin 1983.

Une histoire du discours sur le panarabisme et le panislamisme serait à faire, tant se mêlent à l'observation des faits la projection des attentes et des fantasmes des observateurs. Cf. par exemple, dans des périodes et dans des genres très différents : *Unité islamique* (anonyme), Paris, Amyot, 1871, ou « La nation dans le monde arabe », in *L'âge nouveau (La crise de l'idée de nation)*, mai 1954.

a été une nouvelle fois pour le monde arabe un véritable miroir de son identité, un catalyseur de sa prise de conscience.

Dans sa réalisation concrète, la mise en forme de l'identité collective arabe, c'est-à-dire la conversion du sentiment unitaire en mythe actif et en projet politique, a pris les voies que l'époque autorisait, et plus exactement a eu à choisir entre les formes modernes possibles d'expression de l'identité collective.

Le débat engagé dès la fin du siècle dernier entre panarabisme et panislamisme a montré comment ces deux formulations collectives de la conscience collective arabe étaient des réponses, à la fois proches et différentes, aux mêmes dynamiques externes : recul de la domination turque (et incapacité des projets unitaires d'inspiration ottomane à la relayer), pénétration occidentale, diffusion des valeurs et modèles politiques « modernes ». Si on fait abstraction ici de l'aire géographique plus ou moins grande à laquelle chacune de ces idéologies fait référence, on constate que panislamisme et panarabisme s'ancrent tous deux dans le même patrimoine commun des sociétés arabes, pour donner l'un et l'autre comme but à leur dessein politique une structure étatique, seule expression concevable dans le système international de l'époque, de l'identité collective qu'ils cherchent à défendre et promouvoir. Autrement dit, le contexte international détermine pour une bonne part le destin unitaire de la région et limite le choix des formes qu'il peut prendre.

Alors que pour le panislamisme, cette inscription de la conscience unitaire dans la forme étatique est conçue comme la restauration de l'Etat musulman du califat, le projet étatique du panarabisme est d'essence quasi-laïque. Il se moule dans le modèle d'Etat-nation moderne, dont la puissance menace les sociétés arabes tout en les séduisant. Porté pour une part, comme l'on sait, par des Arabes non musulmans, le projet de nation arabe moderne offre des caractères très proches de ceux qui sont retenus par un Renan pour définir les nations européennes de l'époque : un territoire, une langue, une volonté de vivre ensemble, et — ceci n'est pas moins important — le service de la religion du progrès.

Historiquement c'est le panarabisme qui l'a jusqu'ici emporté, assez tardivement et sur une base relativement modeste, celle d'une confédération d'Etats indépendants, d'une ligue, c'est-à-dire d'une unité minimale dont la philosophie s'est opposée à des visions beaucoup plus maximalistes de l'unité arabe, à commencer par celle du grand royaume arabe, d'inspiration anglo-hachémite. Le « vouloir historique » arabe a dû composer avec les réalités externes et internes pour aboutir à la dissociation Nation arabe/Etats arabes qui le caractérise aujourd'hui.

Cette dissociation frustrante a cependant été compensée par une exaltation de la mythologie panarabe. L'occupation du champ institutionnel arabe par la création de la Ligue et par celle des Etats modernes a laissé intact un imaginaire politique arabe où s'affrontent depuis quarante ans deux visions, devenues classiques, de l'unité arabe : d'une part une conception confédérale très lâche de la Nation arabe, portant l'accent sur le système des Etats membres; d'autre part une conception fusionnaire, dont se sont réclamées à la fois les nombreuses

tentatives de fusion partielles interétatiques qui se sont succédé depuis la création de la Ligue, et de façon plus radicale le projet de « révolution arabe » autour du combat palestinien (2).

Curieusement ce clivage entre visions de l'unité arabe a été relativement indépendant de la nature des régimes politiques : si de façon globale, les Etats arabes modérés sont apparus plutôt confédéraux, des Etats qualifiés de progressistes, comme l'Algérie, ont eux aussi montré leur réticence aux projets intégrationnistes; le Maroc par contre a accepté un temps — même si c'est surtout par opportunité — la fusion avec la Libye.

Il est vrai également que de mêmes Etats ont parfois développé des visions de l'unité arabe très changeantes. C'est le cas de l'Egypte qui, convertie par Nasser au projet unitaire, au point d'en avoir longtemps été le cœur, est revenue ensuite, pour des raisons conjoncturelles précises, mais apparemment sans douleur, à une vision très lâche de l'appartenance à l'ensemble arabe.

C'est aussi le cas des pays du Maghreb, dont on connaît mal les visions précises de l'unité arabe, derrière les discours d'évidence sur la Nation arabe. A l'époque coloniale, plusieurs mouvements nationalistes apparaissaient séduits par une conception intégrationniste de la Nation arabe, plus éloignée cependant dans leurs objectifs que la réalisation d'un Maghreb uni. Après les indépendances, et sauf pour la Libye de Khadhafi, l'idée de Nation arabe semble avoir été vidée de toute référence à l'intégration politique (plus explicitement, Boumédienne ira jusqu'à plaider contre toutes les intégrations « par le haut » : arabe, islamique, ou même maghrébine). Le seul projet intégrationniste qui demeure — ou resurgit — aujourd'hui est celui du Maghreb, concurrent beaucoup plus que relais du projet d'unité arabe. Par contre la dimension culturelle de l'identité collective arabe continue à être exaltée. Dans un Maghreb qui se décolonise culturellement, le refuge dans le symbolique culturel arabe est particulièrement fort; la référence à la *personnalité* arabe (beaucoup plus qu'à la Nation arabe) constitue un contrepoids nécessaire de l'influence culturelle française, un mode d'affirmation inévitable des identités maghrébines. De façon plus souterraine, la valorisation tout à la fois radicale et abstraite de la culture arabe peut aussi être interprétée comme un substitut à « l'Andalousie perdue », ce fleuron de la civilisation maghrébine qui fait défaut aujourd'hui au Maghreb dans son rapport avec l'Orient comme avec l'Occident.

Il n'y a pas que les visions de l'unité arabe à être diverses et changeantes. Elles s'inscrivent dans des *usages* nationaux du mythe unitaire qui varient en fonction de considérations tactiques ou conjoncturelles, et contribuent encore plus à affaiblir la cohérence de l'idéologie panarabe. Même les Etats les plus « fusionnaires » ont tendance à puiser dans la référence unitaire arabe d'abord ce qui convient à leurs stratégies et leurs politiques nationales.

La philosophie de la révolution, définie par Nasser, était autant une stratégie pour l'Egypte, centre d'un jeu international à trois rayons d'actions : arabe, africain, anti-impérialiste, qu'une stratégie proprement arabe. En les

(2) Cf. J. LÉCA, *art. cit.*

nuançant, on pourrait faire pour l'Algérie de 1973-1975 les mêmes observations. Les objectifs nationaux dans la manipulation de l'idée unitaire sont encore plus évidents dans la pratique de pays comme la Syrie, la Libye du colonel Kadhafi, ou même le mouvement palestinien. Le statut abstrait de l'idée d'unité arabe, sa faible inscription dans des institutions malgré sa grande force culturelle, ne peut d'ailleurs pas le faire apparaître autrement que dans un stock mythique commun dans lequel puisent les politiques concrètes très diverses de chaque acteur « arabe ». Cet usage « à la carte » affaiblit d'autant plus le mythe que la politique de certains Etats attachés à l'unité arabe comme la Libye constitue, pour leurs partenaires, arabes ou non, un véritable repoussoir qui aboutit à dévaluer fortement l'idéal unitaire lui-même. A ceci s'ajoutent, bien sûr, les effets destructeurs sur l'idée unitaire des nombreux conflits qui déchirent le monde arabe, et qui créent un cas de figure tout différent de celui de l'Europe d'après la seconde guerre mondiale. Face à ces conflits, l'idée d'unité arabe, si porteuse fût-elle à l'origine, s'est révélée trop souvent impuissante dans sa pratique, et n'a pu que perdre en crédibilité. Même sans cela, le simple abus des interprétations et des usages du mythe a compté pour beaucoup dans sa crise. Si l'idée d'unité arabe a dû au départ son succès politique à sa souplesse et à sa capacité de porter plusieurs interprétations de l'unité, elle s'est aussi usée à force d'avoir trop servi. Ecartelé entre trop de sens, le mythe unitaire arabe a perdu son sens, son efficacité, est devenu mythique au sens vulgaire du terme; notamment l'articulation Nation arabe/nations arabes, qui gère dans l'imaginaire politique la dissociation concrète Ligue arabe/Etats modernes apparaît beaucoup moins naturelle et opératoire qu'autrefois pour les acteurs concernés.



Il est difficile de prévoir jusqu'où peut mener la crise de l'idée d'unité arabe. Cependant, un état de crise ne veut pas dire que les matériaux du mythe — ceux qu'on évoquait plus haut — aient disparu. On se trouve, plus vraisemblablement, dans une phase de déconstruction et recomposition mythique, à partir de mêmes ingrédients autrement ordonnés. Cette recomposition est susceptible de prendre plusieurs voies, à l'intérieur toutefois d'un éventail de solutions qui reste, comme précédemment, limité par les contraintes et sollicitations externes.

On parle beaucoup aujourd'hui — parce qu'elle envahit notre champ d'observation — de la reformulation religieuse du sentiment d'identité collective arabe. Le « désenchantement » étatique et national, l'usure du credo moderniste, favorisent la quête et la redécouverte de valeurs collectives apparemment plus stables, une redécouverte qui prend la forme d'un renouveau du panislamisme. Mais là aussi les contours et les usages de la nouvelle formulation mythique sont très divers. Les préoccupations tactiques tempèrent la pureté et la spontanéité des aspirations populaires, pour autant que celles-ci puissent être repérées et traduites par les actes internationaux. Il est bien connu, notamment, que le leadership de l'Arabie Séoudite et du Maroc sur la Conférence panislamique, fonctionne avant tout comme une machine politique concurrente d'autres pôles politiques à l'intérieur du système arabe.

On parle également d'une reformulation économiste de l'unité arabe, qui, un peu sur le modèle européen, reliaierait le mythe politique défaillant (3). Sont mises en avant les relations économiques et les migrations interarabes qui se développent aujourd'hui, le plus souvent hors du maquis complexe du système institutionnel fédéré par la Ligue arabe. Mais là encore le handicap des intérêts nationaux n'est pas aisé à surmonter, dans un ensemble économique arabe qui s'analyse beaucoup plus en termes de concurrences que de complémentarités.

Si enfin on évoque moins qu'autrefois la construction de l'unité arabe par étapes sous-régionales (Maghreb, pays du Golfe,...) c'est que la voie du sous-régionalisme, qui connait un fort renouveau aujourd'hui, apparait désormais plutôt comme une menace sur l'unité arabe que comme facteur de sa promotion.

Quelle que soit la forme que prendra finalement la nouvelle formulation du destin arabe, une chose semble probable, c'est que de plus en plus pèsera sur l'ensemble arabe le face à face avec une Europe dont l'aire et la capacité d'influence s'élargissent inexorablement. Ou bien cette nouvelle donnée de la géopolitique méditerranéenne favorisera le renforcement d'un acteur collectif arabe, dans une dynamique de partenariat, dont le dialogue euro-arabe n'a été jusqu'ici qu'une pâle ébauche. Ou bien, selon une vision plus pessimiste des choses, les divisions arabes entraîneront l'éclatement de l'ensemble arabe, incapable de faire sentir son poids politique face à une Europe qui porte sa « nouvelle frontière » sur les débris du rêve d'Empire arabe. Les demandes d'adhésion à la CEE du Maroc et de la Turquie, aux deux ailes du monde arabe, ne seraient alors que les prémisses de ce processus, et du repli sur une dimension seulement culturelle, personnelle, du projet arabe. Dans cette perspective, la dépolitisation du mythe arabe ne pourrait se faire, semble-t-il, qu'au profit de deux recompositions mythiques concurrentes dans leur rapport à l'Europe : le panislamisme d'une part, traduisant, sous ses différentes formes, un rejet exaspéré de l'influence occidentale et européenne; l'idée d'unité méditerranéenne d'autre part, dont se réclament aujourd'hui les dirigeants marocains, et qui apparait comme l'acceptation et la rationalisation d'une communauté de destin avec l'Europe.



La crise qui s'esquisse sous nos yeux, du mythe de l'unité arabe, est une occasion privilégiée pour analyser le phénomène qu'elle affecte, et de façon plus générale nous interroger sur la place des mythes dans les relations internationales. Elle nous rappelle l'importance de la dimension mythologique des relations

(3) Le changement de discours, dans un sens réaliste, de certains responsables de la ligue arabe est significatif. Ainsi, dans un entretien accordé à *Actualité de l'émigration* du 18 février 1987, dont le titre incantateur, est déjà révélateur (« Moi, je ne crois qu'à l'unité arabe »), Monsieur Hamadi ESSID, directeur de la Mission de la Ligue arabe à Paris, affirme-t-il : « On peut, si on veut avoir une analyse optimiste, dire que nous sommes en train de passer du nationalisme romantique à un nationalisme scientifique, plus réfléchi. En fait les deux se nourrissent l'un de l'autre. S'il n'y a pas un élan romantique unitaire, il ne peut y avoir de réflexion scientifique pour parvenir à cette unité... »

Ainsi, l'aspiration vers l'unité arabe, tout en gardant son élan romantique, devrait commencer à être réfléchi comme les Occidentaux pensent à l'unité européenne, en tant que nécessité économique, historique, donc résultat d'une réflexion scientifique ».

internationales, l'importance de ces grandes représentations du monde et du rapport qui les identifient sur la scène internationale, et guident leurs comportements.

Les mythes semblent appartenir — et il est vrai que c'est la condition de leur efficacité — à un tel discours d'évidences qu'on en oublie leur nature historique et périssable. Le cas exemplaire de l'idée d'unité arabe souligne pourtant que :

1) il y a une mutabilité et une circulation relativement rapide des mythes, que ceci prenne la forme d'une relecture permanente d'un même mythe, ou de la substitution à un autre, quand ce dernier a épuisé son efficacité;

2) la mutabilité, dans ce cas de crise, prend souvent la forme d'une reconstruction, d'une remise en ordre, des mêmes ingrédients de base que sont les données sensibles d'un patrimoine commun : un espace culturel ou religieux commun, une histoire partagée, l'appartenance à une même aire géographique ;

3) la formulation de ces reconstructions mythiques doit beaucoup aux dynamiques externes. Même s'ils semblent s'ancrer dans la légitimité du passé, pour mieux s'inscrire dans un destin de durée, les mythes sont toujours des réponses actuelles, construites en puisant dans les stocks du passé, à des sollicitations actuelles;

4) le caractère progressif de la mutabilité des mythes aboutit à faire coexister à de mêmes moments des constructions mythiques différentes ou contradictoires, certaines en ascension, d'autres en régression. Pareillement, une même sollicitation externe peut susciter à un même moment, et dans une même société, des réponses mythiques divergentes. C'était le cas pour la France de la décolonisation, qui s'est reconstruit tout en même temps un destin européen et un destin tiers-mondiste. C'est le cas pour les sociétés arabes hésitant tour à tour dans l'édification de leur « vouloir historique », entre panarabisme, panislamisme ou méditerranéité. Ainsi — et cela nuance notre propos antérieur — rarement un mythe apparaît exclusivement dominant. Au contraire, la capacité des sociétés à gérer une mythologie complexe, et souvent contradictoire, se révèle étonnamment fertile.

Jean-Robert HENRY*

(*) CRESEM.